Chapitre 2 : L'ombre de la Bête

Par BlueEcho

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

?Chapitre 2 : L'Ombre de la Bête

?Ce voyage sans retour s'est achevé dans un fracas de fer et de souffrance.

?Pendant des jours qui ont ressemblé à une éternité, nous étions entassées à plus de quatre-vingts dans un wagon à bestiaux aux parois de bois vermoulu. Sans lumière, sans eau, respirant un air rance saturé de sueur, de terreur et d'angoisse. Puis, le choc métallique lourd des essieux qui s'immobilisent a sonné la fin de la traversée du néant.

?Les verrous ont volé en éclats. La porte a coulissé dans un râle de rouille, laissant s'engouffrer un air d'une brutalité glaciale, les aboiements féroces des chiens et une fumée âcre, chargée d'une odeur de suie et d'os brûlés qui collait à la gorge.

?À mon arrivée à Auschwitz-Birkenau, la machine de guerre nazie s'est passée de mots pour m'arracher mon humanité : seule la brutalité mécanique a parlé. La lame froide et brutale d'une tondeuse a mordu mon crâne, cisaillant ma longue crinière blonde qui est tombée dans la boue polonaise. Puis est venu le poinçon. La brûlure d'une aiguille mécanique et une encre bleue indélébile ont gravé ma chair à jamais sur l'avant-bras gauche : 31642.

?Pour la SS, Sophie Meier n'existait plus. Je n'étais plus qu'une ombre parmi les ombres, vêtue d'une toile rayée trop grande et informe.

?Mais si mon corps obéissait machinalement pour survivre, mon esprit, lui, restait inflexible. Chaque soir, entassée sur une paillasse de bois dur où la vermine pullulait, je me livrais à un rituel secret. Je bloquais le bruit des sanglots, et je me transportais en pensée sur les coteaux ensoleillés de la vallée de Thann. Je parcourais les rangs de vignes, je me remémorais le timbre doux de la voix de ma mère chantant en alsacien. C'était mon bouclier contre la folie.

?Les journées s'étiraient en une litanie de boue, de froid mordant et de terreur calibrée. Dès quatre heures du matin, debout pendant des heures sur l'Appellplatz, les pieds ensanglantés

dans des sabots en bois qui cisaillaient la peau. Le moindre tressaillement, et le fouet venait vous rappeler la précarité de la vie. Je devenais une ombre de pierre.

?Jusqu'à ce matin de novembre où une neige lourde transformait le camp en un désert blanc.

?Dans le silence de mort du rassemblement, les rangs avaient été brassés pour former un convoi de corvée spéciale. À quelques mètres de moi se tenait un enfant. Il ne devait pas avoir plus de douze ans, flottant dans son pyjama rayé, le visage blême et ravagé par une fièvre dévorante. Il avançait à peine, chancelant.

?Soudain, ses sabots ont dérapé sur une plaque de verglas. Il s'est effondré de tout son long dans la neige sale.

?Un garde SS, excédé par ce ralentissement, a poussé un juron guttural. Il s'est approché à grandes enjambées et a levé la crosse de son fusil pour le frapper.

?Le petit garçon a hurlé. Un cri de détresse absolue, sauvage, qui n'avait plus rien d'humain.

?À cet instant, l'impossible s'est produit. L'air a vibré d'un grincement aigu. À un mètre du garçon, l'épaisse grille de sécurité du sous-camp a commencé à gémir. Sous la seule force de sa panique, les barreaux de fer se sont tordus comme de la cire chaude, se contorsionnant dans la direction du garde.

?Le soldat a reculé d'un bond, le visage décomposé par la stupeur. Cédant à la terreur face à ce qu'il ne comprenait pas, il a immédiatement braqué le canon de son Karabiner 98k sur la tempe de l'enfant. Son doigt s'est posé sur la détente.

?Mon sang n'a fait qu'un tour. C'était la réplique exacte de la nuit à la gare, mais cette fois, la mort était imminente. Et je refusais de la laisser gagner.

?Portée par un élan d'adrénaline pure, je me suis jetée hors du rang. Mes sabots ont mordu la neige. Au moment précis où le garde pressait la détente, je me suis projetée de tout mon poids contre son flanc, agrippant le canon brûlant à mains nues.

?BOUM !

?La détonation assourdissante a déchiré le silence, envoyant la balle se perdre dans la poudreuse. Mue par une rage féroce, j'ai envoyé mon coude droit de toutes mes forces contre la mâchoire du soldat. Le choc a fait craquer l'os. Le SS a basculé en arrière, lâchant son arme.

?D'un geste rapide, je m'en suis emparée, braquant le canon sur sa poitrine.

?Un cliquetis collectif et terrifiant a aussitôt brisé l'air. En moins d'une seconde, cinq autres SS m'ont encerclée, leurs armes braquées à quelques centimètres de mon visage. C'était la fin. Je le savais. J'ai jeté un dernier regard vers le gamin prostré, et je lui ai murmuré dans un souffle :

?— Je m'appelle Sophie... Cours.

?J'ai fermé les yeux, attendant la douleur de la balle. Mais au lieu du coup fatal, une voix sèche, mesurée et traînante a résonné à travers la cour.

?— Halt ! Ne tirez pas.

?Un homme de petite taille, vêtu d'un manteau civil impeccable et chaussé de lunettes aux verres épais, s'est avancé d'un pas lent. Il ne portait pas l'uniforme, mais à son approche, les gardes se sont figés, terrifiés. L'homme a regardé le petit garçon, l'étudiant avec un intérêt clinique.

?— Ramassez ce jeune spécimen, a-t-il ordonné d'une voix neutre. Ses capacités nous seront utiles au Secteur Quatre.

?Les gardes se sont exécutés sur-le-champ. Puis, l'homme aux lunettes s'est tourné vers moi, abaissant le canon de mon fusil d'une main gantée de cuir, avec une nonchalance effrayante.

?— Et elle... a-t-il murmuré, un rictus satisfait étirant ses lèvres minces. Son insolence m'intéresse. Emmenez-la. Préparez-la pour le transfert immédiat vers le complexe principal.

?D'un simple signe, des gardes aux uniformes noirs — portant un étrange insigne représentant une pieuvre écarlate — m'ont ceinturée. J'étais arrachée aux grilles d'Auschwitz pour plonger dans un enfer bien plus secret.

?Moins de vingt-quatre heures plus tard, j'étais enfermée dans les entrailles du complexe d'HYDRA.

?Ici, plus de lumière du jour. Seulement le vrombissement sourd des générateurs et l'odeur d'éther. Asservie à la maintenance du secteur médical, je subissais le pire. Les médecins m'injectaient des sérums expérimentaux qui brûlaient mes veines comme du plomb fondu. Mon corps tremblait de fièvre, des vertiges menaçaient de me faire perdre connaissance à chaque instant, mais je m'efforçais de garder la tête basse. J'enregistrais chaque recoin du labyrinthe. J'attendais la moindre faille.

?Un soir, alors que je récurais le carrelage poisseux d'un couloir, une porte mal refermée m'a laissée entrevoir l'horreur de leur machination. La voix traînante de l'homme aux lunettes — le docteur Zola — résonnait.

?— Le Docteur Erskine croyait que seule la pureté d'âme pouvait maîtriser le sérum... expliquait-il sur fond de cliquetis chirurgicaux. Il a choisi un gringalet américain pour son sens du sacrifice héroïque.

?J'ai retenu mon souffle, collée contre le mur froid.

?— Cette fille a fait exactement la même chose pour ce gamin sur la place d'appel, a poursuivi Zola. La compassion est une faille pathétique... mais elle fait d'elle le réceptacle parfait. Comment contrôler ces armes, Docteur ? L'esprit finit toujours par se fracturer. Il faut leur donner un point d'ancrage. Placez-la en cellule avec le Sergent Barnes. Laissez-les s'attacher. Laissez-les croire qu'ils se sauvent mutuellement. Le jour où ils auront tout à perdre, nous tiendrons leur laisse.

?Une nausée m'a soulevé le cœur. Je n'étais pas qu'un cobaye, j'étais l'appât d'un piège macabre.

?C'est quelques heures plus tard que la porte blindée de notre secteur s'est ouverte dans un fracas strident. Quatre gardes d'HYDRA escortaient en hâte un brancard roulant.

?Sur la civière gisait un homme. Un soldat américain à demi inconscient.

?Ce qui m'a glacé le sang, c'était le vide terrifiant du côté gauche de son corps. Là où aurait dû se trouver son bras, il n'y avait plus qu'un massif de bandages poisseux, rougis par une

hémorragie massive.

?Sans le moindre ménagement, les gardes l'ont basculé sur la paillasse en bois voisine de la mienne. L'impact lui a arraché un gémissement atroce. Dans sa chute, ses plaques d'immatriculation ont tinté sur le béton : BARNES, JAMES B.

?Les gardes sont sortis en ricanant. Le verrou s'est refermé.

?Le silence est retombé, brisé seulement par le souffle saccadé de l'Américain. Les mots de Zola tournaient en boucle dans mon esprit. Laissez-les croire qu'ils se sauvent mutuellement. Tout en moi hurlait de rester à distance.

?Mais sa peau était brûlante de fièvre, et l'instinct de vie a été plus fort que la peur de la machination. Luttant contre mes propres vertiges causés par le sérum, j'ai rampé sur le sol glacé jusqu'à lui.

?J'ai trempé un chiffon usé dans un reste d'eau. Avec une infinie précaution, j'ai tendu la main pour éponger son visage maculé de suie.

?Mais à l'instant où le tissu a frôlé sa joue, son instinct de commando s'est réveillé avec une violence foudroyante. Malgré son agonie, sa main droite a jailli comme un fouet. Ses doigts ont enserré mon poignet avec une force à briser l'os. Ses yeux d'un bleu profond se sont ouverts d'un coup, sauvages, dilatés par la fièvre et la panique du combat.

?Il s'attendait à trouver un bourreau. Mais à travers le brouillard de sa souffrance, son regard a accroché mon crâne rasé, ma tenue rayée beaucoup trop grande, et mon propre corps tremblant de fièvre.

?Sa respiration s'est cassée. La prise de sa main sur mon poignet n'a pas lâché, mais elle a changé de nature : de défensive, elle est devenue désespérée. Ses doigts se sont agrippés à la toile rêche de ma manche, comme un naufragé à une bouée.

?— Who... who are you? a-t-il croassé d'une voix cassée.

?— Sophie, ai-je chuchoté avec mon fort accent alsacien, en posant ma main libre sur la sienne pour apaiser sa terreur. Ne parle pas. Économise tes forces.

?Il a fermé les yeux un court instant.

?— Don't... don't let them... a-t-il articulé entre ses dents serrées.

?— Ils ne te briseront pas, lui ai-je répondu avec une conviction d'acier. Je ne les laisserai pas faire.

?Dans la pénombre moite de cette cellule, deux âmes broyées venaient de sceller un pacte invisible.

?Au fil des nuits suivantes, c'est devenu une guerre clandestine contre la mort. Je volais des compresses usagées, des restes d'antiseptique. J'humectais ses lèvres, je nettoyais son épaule mutilée. Dans ses délires, il murmurait des noms — "Steve..." —, et je collais mon visage au sien pour le ramener du bord du gouffre. Je suis là, James. Écoute ma voix.

?Zola pensait avoir créé notre faiblesse absolue en nous enfermant dans la même cage. Mais il sous-estimait une chose. En devenant son ancre, il devenait la mienne. Ce qu'HYDRA avait conçu comme une laisse était en train de devenir l'arme qui allait nous empêcher de sombrer dans la folie.

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.
2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés